


offert nos adorations, en ce jour si précieux pour nous où elle nous a rachetés. Prostrés encore à ses pieds, dans l'amertume de nos cœurs et au milieu du souvenir de nos fautes nombreuses, nous vous demandons de ne pas permettre que notre faiblesse, notre infirmité, notre fragilité, en commettent de nouvelles. Notre Père qui êtes aux cieux, ne nous laissez pas aller à la tentation !

Amen.



ORAISON DOMINICALE.

VIII

LA DÉLIVRANCE DU MAL.

VIII

LA DÉLIVRANCE DU MAL.

Libera nos a malo.

Délivrez-nous du mal.

SIRE,

Toutes les fois que Notre-Seigneur avait à se justifier de l'autorité souveraine qu'il s'attribuait, il donnait en preuve de cette autorité sa résurrection future. Parlant de son corps, il disait : Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.

Notre-Seigneur a tenu sa promesse. Crucifié, mis au tombeau, il sort d'entre les bras de la mort avec une vie nouvelle, supérieure, glorieuse, impassible, toute spirituelle. Il ne pouvait mieux montrer sa puissance divine qu'en quittant et en reprenant ainsi la vie à son gré, comme on quitte et on reprend un vêtement; comme il prenait et quittait lui-même la tunique qui était l'ouvrage de sa mère. Au reste, c'est en ces termes qu'il avait annoncé plusieurs fois sa victoire sur la mort.

Ce grand fait de la résurrection de notre adorable Sauveur nous marque la destinée réservée à nos corps, qui sortiront un jour de la poussière du tombeau; mais il est, d'autre part, un symbole et une leçon : il figure la résurrection de nos âmes, et nous en prêche la nécessité. Résurrection que nous exprimons, que nous sollicitons avant tout et par-dessus tout, dans cette dernière

demande de l'Oraison dominicale : Délivrez-nous du mal.

La délivrance que nous demandons d'abord, c'est celle du mal moral ou du péché. Nous demandons ensuite celle de tous les autres maux. La première nous est toujours accordée, il nous suffit de la vouloir sincèrement; quant à la seconde, tantôt Dieu nous l'accorde, tantôt il nous la refuse; mais dans l'un et l'autre cas, sa paternelle bonté agit en vue de notre bien véritable.

Disons quelques mots sur ces deux délivrances, c'est le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Nous ne résistons pas toujours à la tentation, bien que Dieu nous donne toujours ce qui nous est nécessaire pour la vaincre,

et que, d'après le langage de saint Paul, il ne permet pas qu'elle ait des forces au-dessus des nôtres; lorsque nous y cédon en matière grave et avec un plein consentement, nous nous suicidons. Ce n'est pas ici vaine parole, mais incontestable vérité. La tentation triomphant, c'est la mort de l'âme. Aussi bien la vie de l'âme consiste dans son union avec Dieu, comme la vie du corps consiste dans son union avec l'âme. Oh! que de morts au milieu des sociétés! Que d'hommes qui n'ont que les apparences de la vie! A les regarder, à les entendre, à les voir faire, ils sont pleins de mouvement et d'agitation; néanmoins ce sont réellement des cadavres. *Nomen habes quod vivas et mortuus es*, dit S. Jean. Leurs agitations et leurs mouvements, par lesquels ils entassent fautes sur fautes, les enfoncent de plus en plus dans la mort.

Sans doute, on n'y pense pas, et ces

chants à double et facile entente, autant qu'à singulière renommée; ces jeux scéniques dits de société, avec des vers qui sourient au désordre et qui y font sourire, qui enlèvent les applaudissements des maîtres et des disciples des mœurs libres, les premiers morts depuis longtemps, et les seconds qui sont en train de mourir, si ce n'est pas fait encore; tout cela, qui met le rouge au visage de l'adolescence, et dans son esprit, dans son cœur, ce qu'il est facile de soupçonner, paraît amusement simple, honnête, irréprochable, sans suites funestes, bien qu'acteurs et spectateurs auraient peine ensuite à se recueillir en Dieu, pour ne parler que de ce devoir. Hélas! ils sont loin d'y penser, encore plus de le remplir, avant de prendre leur repos; c'est trop sérieux, trop pénible, et s'ils viennent aux jours obligés dans le lieu saint, c'est le reste d'une mode

religieuse dont ils n'ont pas pu s'affranchir totalement. Oh! que de morts! Mais n'y a-t-il que des vivants dans cette illustre assemblée?

Cependant il faut revivre, c'est l'intérêt capital de notre existence. Entendez le Maître : Que servirait-il à l'homme de posséder tout l'univers, s'il perdait son âme? qu'aurait-il à donner en échange pour la racheter? et s'il ne la rachète pas, après ses fêtes, ses plaisirs, ses transports, ses ivresses, ses possessions, dans quelle souffrance ne sera-t-elle pas plongée au sortir de ce monde? Pour la préserver des *pleurs éternels et des grincements de dents* par une crainte salutaire, le charitable Rédempteur a voulu, bien que notre rachat pût s'opérer à beaucoup moins et même à peu de douleurs, endurer le supplice le plus cruel et le plus ignominieux. Du sein de ce supplice il nous dit : Une

seule chose est nécessaire, la vie de votre âme et son salut.

Délivrez-nous du mal, des illusions où nous pourrions être au sujet de sa malice et pour ses suites. Délivrez-nous de toutes les vaines présomptions qui nous établiraient dans une funeste et fausse sécurité morale, de ce lamentable aveuglement où l'on s'imagine, sans pouvoir toutefois s'en donner la certitude, que l'on n'a rien à se reprocher, encore qu'il n'y ait peut-être pas un article de la loi dont on se soit acquitté. Quiétisme d'un extrême danger, lorsque la conscience devrait nous flageller par le remords, et nous tourmenter par les plus vives alarmes.

Il faut revivre. Oseriez-vous paraître morts au tribunal de Dieu? La pensée seule de ce que vous deviendriez alors, ne vous écrase-t-elle pas d'épouvante? Remontez à la vie par le regret de vous

l'être ôtée et par la résolution de ne plus vous l'ôter à l'avenir, de vous éloigner de tout ce qui pourrait renouveler ce malheur : affaires, relations, divertissements, liaisons coupables. Si vous avez ce regret, cette résolution, Notre-Seigneur vous ressuscitera, quelle que soit la nature de votre trépas. Durant sa mission ici-bas, il a rappelé à la vie trois morts corporelles, dont saint Augustin dit qu'elles expriment les trois genres de la mort de l'âme.

La fille de Jaïre, chef de la synagogue ; le fils de la veuve de Naïm ; Lazare : voilà ces trois morts ressuscités par Notre-Seigneur, qui sont la figure de la mort spirituelle à trois degrés différents. La fille de Jaïre n'avait pas encore quitté le lieu de son dernier soupir pour être portée en terre : c'est l'image de l'âme qui meurt par la pensée consentie du mal, mais par la pensée seule. Le fils de la veuve de Naïm

était conduit au cimetière, il était hors de la maison de sa mère et hors de la ville : c'est l'image de l'âme morte par la pensée, et morte depuis par l'action extérieure ; l'idée mauvaise s'est réalisée dans le fait mauvais. Lazare n'est pas seulement hors de sa demeure, il ne se rend pas seulement à son sépulcre, il y est enseveli depuis plusieurs jours, déjà sa dissolution est commencée : c'est l'image de l'âme morte par la pensée, morte par l'action, et, par le renouvellement de la pensée, de l'action, ensevelie dans l'habitude, ce terrible sépulcre dont les murs montent de plus en plus, et dont la pierre se scelle chaque jour davantage.

Quel que soit le genre de la mort de notre âme, il ne tient qu'à nous de ressusciter, soit de la pensée, soit de l'action, soit de l'habitude. Tout se borne à le vouloir d'une volonté qui se repente de s'être

suicidée, et qui est bien résolue à ne plus le faire. O morts ! déchirez vos linceuls, sortez de vos tombeaux ! que vous y soyez depuis hier ou depuis des années et des années, sortez-en ! Rompez avec vos diverses faiblesses, brisez les chaînes de votre esclavage, quel qu'il soit. Ne renvoyez pas à plus tard votre résurrection ; il se pourrait qu'appelés à quitter subitement le monde, vous n'eussiez pas le temps de sortir de vos tombeaux. Quelles funérailles alors pour votre âme ! peut-être celles de ce mauvais riche dont Notre-Seigneur a dit qu'à l'heure de son trépas, il eut l'enfer pour sépulture. O morts ! remontez à la vie ; sortez, sortez de vos tombeaux ; et, ressuscités, ne faites plus comme vous avez fait bien des fois, cessez de passer alternativement de l'iniquité à la vertu, de la vertu à l'iniquité, de la mort à la vie et de la vie à la mort ; ne soyez

plus comme la mer qui reprend les souillures qu'elle a déposées sur son rivage, pour les déposer et les reprendre de nouveau. La foi s'altère, s'affaiblit et se perd en ces alternatives du bien et du mal, du mal et du bien, et de cette sorte on s'expose également au sort du mauvais riche réprouvé.

Délivrez-nous du mal, du suicide de l'âme, du péché. S'il ne priva pas l'homme de l'existence lorsqu'il l'eut commis, Dieu l'ayant créé immortel, il bouleversa sa condition, elle fut la victime de maux sans nombre dont nous sollicitons aussi l'affranchissement en disant : Délivrez-nous du mal !

SECOND POINT.

L'homme, dit l'Écriture sainte, vit peu de temps, et pendant ce court laps de

temps il est assujetti à de nombreuses misères : ce serait inutile et trop long de les raconter toutes en détail. Aussi bien, nous sommes loin de les nier, et nous n'avons pas de blâme à donner à ces peuples insuffisamment éclairés sur la destinée de l'homme, qui faisaient entendre des plaintes autour du berceau d'un nouveau-né, pour dire qu'appelé à vivre, il était appelé à souffrir. Mais ayons soin de voir écrit, pour ainsi dire, au bas de toute souffrance, lorsque nous nous en trouvons les témoins : C'est le péché qui a fait cela. *peccatum fecit*, comme on lit au bas d'une peinture le nom de son auteur. C'est le péché qui a fait la pauvreté, la maladie, l'infirmité ; c'est le péché qui a fait les larmes, les gémissements, les sanglots, toutes les poignantes douleurs ; c'est le péché qui a fait la mort que notre nature craint, fuit et repousse de toutes ses éner-

gies, avec violence, avec horreur ; la mort de la jeune fille que sa mère ne peut retenir malgré ses efforts et ses cris ; la mort du père, seul soutien de la famille, réduite par sa perte à la plus cruelle, à la plus complète détresse. C'est le péché qui a fait toutes les infortunes, toutes les misères, tous les désastres, les inondations, les incendies, les naufrages, les stérilités de la terre, la peste, la famine, la guerre : ces trois grands fléaux qui viennent de temps en temps rappeler à l'homme son état actuel de déchéance, d'expiation, et la justice de Dieu qui le punit. Si le péché a produit de si grands maux en la vie du temps, que ne doivent pas craindre ses esclaves pour la vie éternelle !

La saine philosophie, aussi bien que la théologie, assignent au mal cette origine et cette cause, et il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de lui en assigner